

L'INVITATION AU VOYAGE OU YOURCENAR A LA RECHERCHE D'"UNE ILE PERDUE..."

par André MAINDRON (Poitiers)

Tout y parlerait
À l'âme en secret
Sa douce langue natale.¹

L'expression de Yourcenar, "une Île Perdue", avec majuscule et au nom et à l'adjectif, est tirée d'*Un homme obscur*, ce récit qui constituait avec deux autres l'ouvrage intitulé *Comme l'eau qui coule*². On sait en effet qu'à partir de 1985, selon la "Chronologie" parue dans les *Œuvres romanesques*, noblesse oblige, "Anna, Soror... [...] sera publié séparément". On sait aussi que, si loin qu'on aille dans l'histoire de la littérature, ce qui n'est pas aller fort loin dans celle de l'humanité, l'île a nourri, a bercé les fantasmes des humains. En témoignent entre autres, connus de tous et accessibles à tous, les ouvrages de Bachelard et les dictionnaires des symboles. Sans remonter au déluge, et en se gardant bien de toute dérive, synonyme souvent de naufrage désiré, plus risqué et moins bourgeois assurément que les "orages désirés" chers au noble père du romantisme français³, il suffit de rappeler, célèbres entre toutes, les pages où l'auteur des *Rêveries du promeneur solitaire* a évoqué son

¹ BAUDELAIRE (1821-1867), *Fleurs du mal (les)*, 1857, "l'Invitation au voyage", 1855.

² YOURCENAR (1903-1987), *Un homme obscur*, in *Comme l'eau qui coule*, nouvelles, Paris, Gallimard, 1982, 267 pages, p.163. Le récit qui nous intéresse, en abrégé HO, selon les conventions de la SIEY partout suivies ici, occupe les pages 77-206, avec une postface pages 254-261. La pagination entre parenthèses renvoie toute à cette édition. *Un homme obscur* a déjà suscité nombre de réflexions critiques : voir Françoise BONALI FIQUET, *Réception de l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Tours, SIEY, 1984 et *Bulletins de la SIEY*. Notre étude développe celle qui a été présentée à la V Giornata Sassarese di Francesistica e Francofonia, dir. Françoise BAYLE, en avril 1998, sous le seul titre "Yourcenar à la recherche "d'une Île Perdue....""

³ CHATEAUBRIAND, 1768-1848, *René*, 1802.

passage à l'île "de St Pierre au milieu du lac de Biemme", en Suisse ⁴. De ce séjour il écrivait : "Je compte ces deux mois pour le temps le plus heureux de ma vie et tellement heureux qu'il m'eût suffi durant toute mon existence sans laisser naître un seul instant dans mon âme le désir d'un autre état"⁵. Curieusement, ce misanthrope avéré avait trouvé pour s'isoler ⁶ une toute petite île, placée au reste sous l'égide du premier rassembleur de l'Église universelle, sise dans un petit lac d'un petit pays de la petite Europe du 18^e siècle, considérée alors par certains comme excessivement peuplée ⁷. Contrairement à lui, c'est dans les arrogants États-Unis de notre époque qu'a jadis trouvé refuge l'auteur d'*Un homme obscur*, cette nouvelle "ou roman court" (p. 255) qui raconte la brève vie au début du 17^e siècle d'un être sans importance, sinon d'un *homme sans qualités*⁸ nommé comme par hasard Nathanaël – un nom hébreu, traduit en grec par Théodore et en français par Dieudonné, qui n'éveillent pas les mêmes échos⁹. Car, à défaut d'avoir pu y aller, il faut n'avoir jamais voulu regarder un atlas ou seulement un dépliant touristique pour soutenir que le choix par Yourcenar de l'île dite des Monts Déserts, vert paradis pour privilégiés en vacances, à peu près accessible à gué de l'immense continent nord-américain dont elle n'est guère distante que d'une centaine de mètres, trahirait une quelconque misanthropie – les enfants crient toujours: "méchant!" à qui ne les entretient pas dans leurs rêves narcissiques. Au reste il n'est ni facile ni d'ailleurs utile de dénombrer les îles auxquelles ont abordé, ne fût-ce que du regard, Nathanaël et son auteur. Il en est de même des textes prétendant légiférer des *statuts* respectifs des genres littéraires. Pour faire court, disons que, comme le poème dramatique, la nouvelle tend à présenter une crise, ses origines fussent-elles parfois des plus lointaines, tandis que le roman a besoin de la durée, celle-ci fût-elle intermittente ou

⁴ ROUSSEAU (1712-1778), *Rêveries du promeneur solitaire (les)*, 1782, 5^e promenade, in *Confessions, autres textes autobiographiques*, Gallimard, Pléiade, éd. de Bernard GAGNEBIN et Marcel RAYMOND, (dir.) 1964, p. 1040.

⁵ *Ibid.*, p. 1042.

⁶ Selon Alain REY (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, le Robert, 1982, n. éd. 1983, l'étymologie du mot latin *insula* dont descend *île* est ignorée. Mais *isoler* via l'italien *isola* a la même origine.

⁷ Voir les théories de MALTHUS (1766-1834), qui était au reste le fils d'un ami de Rousseau.

⁸ Les deux premiers volumes du célèbre roman de Robert MUSIL (1880-1942) ont été publiés en 1930 & 1933, le troisième étant posthume. *Homme sans qualités (I)*, dont le titre est parfois rendu par *Homme sans caractère (I)*, peut-il avoir eu quelque influence sur *Anna, soror...*, qui date de la même époque?

⁹ Nathanaël, on le sait, est le personnage auquel s'adresse GIDE (1869-1951), dans *Nourritures terrestres (les)*, 1897. L'avant-propos se termine par cette phrase : "Que mon livre t'enseigne à t'intéresser plus à toi qu'à lui-même, – puis à tout le reste plus qu'à toi." Phrase répétée par Gide dans sa préface de l'édition de 1927.

fictive ou considérée comme illusoire. Permanence et impermanence, tension et tranquillité sont différemment mais également difficiles à vivre au quotidien, concrètement, ce dont se délecte la littérature. La seule question posée ici est donc de savoir quelle serait, unique au monde, singulière ou utopique, cette île perdue, avec ou sans majuscule idéalisante, ou brumeuse, à la recherche de laquelle, sous le masque de son Nathanaël, Yourcenar a voulu embarquer son lecteur.

Quelle question! Mais c'est l'île primordiale, répondent en chœur tous ceux pour lesquels tout s'explique toujours par le retour à la prime enfance. Pour paraphraser l'expression bien connue de Marthe Robert, il n'est pour eux d'"origines du roman" que dans un "roman des origines" – quand bien même on préférerait à nouveau parler de romanesque, quelle que soit la forme, littéraire ou non, sous laquelle il s'exprime¹⁰. N'est-il pas vrai que Nathanaël est né en Grande Bretagne, du temps de César l'île par excellence, qui plus est à Greenwich, au bord de l'eau, dans une famille de "charpentiers travaillant pour le Lord de l'Amirauté" (p. 79)? N'est-il pas vrai que c'est à ce lieu, à cette île qu'il revient logiquement comme à son havre, sinon comme à son ber, après quatre années d'errances dans les îles du Nouveau Monde? N'est-il pas vrai aussi que l'île primordiale pour ne pas dire primitive entre toutes est le sein de la mère – que Yourcenar s'est refusée dans *Souvenirs pieux* à assimiler à la mer, on le sait ¹¹? Or "la mère, confite en Bible" (p. 80), une fois donnés à l'enfant les soins élémentaires, ceux que donne à ses petits dans le règne animal à peu près toute femelle – et le terme n'est pas péjoratif pour un auteur qui parle sans ironie apparente "du doux peuple des femelles" (p. 198) – comme ses semblables inférieures se désintéresse de sa progéniture. Raison pour laquelle Nathanaël, "doué d'une âme limpide et d'un esprit juste" (p. 255) souffrira tant de "la dureté de cœur de [la] femme" (p.118, 139, 174...)? Aux éthologistes d'apporter les nuances qui s'imposent. Elle retrouve donc son Nathanaël "sans attendrissement", sinon sans en profiter pour tirer la morale de ses aventures : "Tout était bien, pourvu qu'il ait marché, où qu'il fût, dans les voies du Seigneur" (p.102). Morale adéquate? Morale convenue? Il est clair qu'alors Yourcenar place Nathanaël sur un terrain de lui trop connu pour être entendu – d'où le recours, quelque peu ironique cette

¹⁰ Marthe ROBERT, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Grasset, 1972. Voir notre "De Julien à Hadrien [...]", *Roman, histoire et mythe dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Tours, SIEY, 1995, p. 311-320.

¹¹ Yourcenar, *Souvenirs pieux*, Paris, Gallimard, 1974, p. 216, en abrégé SP : "Il n'aime pas la mer. (Les psychanalystes, j'en suis sûre, se jetteront sur cette remarque, qui ne fait pourtant jeu de mots qu'en français.)" Faut-il leur rappeler que, dans le même ouvrage, p. 211, Yourcenar parle de "cette mer de larmes"?

fois, au style indirect? –, trop familier pour avoir jamais été *perdu*. Et "le cercle de famille", comme écrivait Hugo¹², est, si l'on peut dire, taillé dans le même matériau. Yourcenar indique avoir initialement "fait de Nathanaël le fils d'un charpentier, un peu par allusion" au Christ¹³, qu'aucun enseignement chrétien n'a jamais présenté comme un bodhisattva. Au lecteur embarqué dans cette aventure il semble littérairement plus proche d'un Julien Sorel par ses origines comme par d'autres épisodes de son existence : sa relation avec M. Van Herzog fait un peu songer à celle de Julien avec M. de La Mole, la fille de Van Herzog, Mme d'Ailly, étant, elle, plus apparentée à Mme de Rênal qu'à Mathilde de La Mole, sans ses hypocrisies d'ancienne élève du Sacré cœur, un grand thème socio-littéraire du 19^e s. au moins depuis *le Rouge et le noir*... jusqu'à *Souvenirs pieux*. De Nathanaël la parenté plus large, le cousinage d'Amsterdam, se caractérise par la même rudesse dans le travail, la même sécheresse dans les rapports, la même bassesse – peut-être *obligée* – dans sa religion de l'argent : "Le dimanche, au prêche où Élie l'obligeait de se rendre, Nathanaël s'était souvent attendu à entendre dire : « Donnez-nous aujourd'hui notre sou quotidien, Seigneur » " (p. 144). Caricature grossière, sans doute¹⁴? Cette famille ne peut être l'"île", perdue ou non : elle n'a jamais été protectrice, ni le lieu de l'affirmation de soi et d'un bonheur considéré ensuite comme naturel. De même l'idée suivant laquelle "il n'y a pas d'île où même dans le malheur on ne puisse pas vivre en paix", n'est qu'une trop facile formule idéaliste de la Jeanne idéalisée de *Quoi? L'Éternité*¹⁵. Ou une ironie comme, appliquée à Michel, celle d'*Archives du Nord* selon laquelle "tout homme, un jour ou l'autre, se voit condamné aux travaux forcés à perpétuité"¹⁶?

Mais l'île primordiale d'un enfant "chétif et affligé d'un peu de boiterie" (p. 80), le chaud cocon d'un garçon de "taille mince, peu propre aux travaux de force"¹⁷, son paradis perdu c'est souvent, non sa famille concrète, selon la chair, mais sa famille idéelle, selon

¹² HUGO (1802-1885), *Feuilles d'automne (les)*, 1831, "Lorsque l'enfant paraît". Il faut malheureusement préciser : notre époque *libérale* ne connaît plus que "culture de parti", "culture d'entreprise", autrement dit chiens de Pavlov.

¹³ *HO*, postface, p.255 : "ébauche de la vingtième année".

¹⁴ Heureusement, le magazine étatsunien *Newsweek* du 22 juin 1998 remet les montres de ses lecteurs à l'heure, des lecteurs qui ne sont peut-être pas ceux de Yourcenar : "Les hollandais sont les européens que tout le monde préfère". Ah, "si seulement les français pouvaient s'inspirer un peu plus des hollandais"! Au fait, sur les deniers de quel pays est-il gravé : *In god we trust*?

¹⁵ YOURCENAR, *Quoi? L'Éternité*, Gallimard, 1988, p. 197. En abrégé *QE*.

¹⁶ YOURCENAR, *Archives du Nord*, Gallimard, 1977, p. 127. En abrégé *AN*.

¹⁷ STENDHAL (1783-1842), *Rouge et le noir (le)*, 1830, 1, 4, in *Romans et nouvelles*, Gallimard, Pléiade, éd. d'Henri MARTINEAU, t. 1, 1952, p. 252.

l'esprit, découverte par la lecture¹⁸. Un thème cher pour ne pas dire essentiel à Yourcenar. D'où la gêne manifestée dans la "Postface" d'*Un homme obscur*? Nathanaël, concède Yourcenar, "n'est pas tout à fait aussi ignorant ni aussi démuné que j'aurais voulu qu'il le fût" (p. 260). Elle dit ainsi de quels "gros livres [...] précieux, et de lecture trop difficile, pour servir à la tourbe des écoliers" (p. 81) s'est nourri, en latin et en anglais, le petit hollandais acculturé, fils d'immigrés sur le chemin d'une possible intégration dans la banlieue de Londres, touché lui aussi par "un miracle banal [...] la découverte de la lecture"¹⁹. Ce latin lui sert par la suite non seulement à consoler un jésuite français mourant d'un boulet anglais pour sa foi et son roi (p. 88-89) sur "ce qui était authentiquement l'île des Monts Déserts" ou presque²⁰, non seulement à lui faire obtenir une place chez son oncle imprimeur à Amsterdam, mais aussi à réfléchir sur les ouvrages, plus ou moins sulfureux, qui passent entre ses mains et à discuter un jour avec l'auteur d'un de ces ouvrages, l'illustre savant juif Léo Belmonte ; à s'exercer "à ce jugement à tête reposée que permet seule la lecture"²¹. En quoi écrire ou "lire des livres" ne serait peut-être pas toujours qu'"une manière de s'étourdir pour ne pas être là" (p. 196)? pas seulement qu'une manière quelque peu perverse qu'ont toujours nombre d'adultes de refuser de devenir adultes? Mais nature seconde comme nature première, ce n'est certainement pas vers cette "île perdue", ici au sens où l'on dit d'un être qu'il est devenu sans utilité ni humanité, que Yourcenar a embarqué son lecteur passager.

Pourquoi donc chercher? Chacun ne possède-t-il pas son île refuge, son for intérieur – que les *psy* écriraient "fort", d'où l'intérêt libidineux qu'ils manifestent, comme les "sépulcres blanchis" de tout dogme, à la fois pour l'intangibilité et pour la non-observance des formalismes, même simplement graphiques? Ne possède-t-il pas son *moi*, à tout autre irréductible selon les tenants des "religions du livre"? Un moi d'autant plus inabordable que plus vain, et si battu par les vents et les flots et les maux – et les mots – qu'il est de fait presque toujours perdu, c'est à dire hors de contrôle? Rousseau, encore lui, a eu beau s'écrier, on s'en souvient : "Conscience! conscience! instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être

¹⁸ Voir, entre autres, notre "Rubens, fleuve d'oubli" dans *Archives du Nord*, *Marguerite Yourcenar et l'art, l'art de Marguerite Yourcenar*, Tours, SIEY, 1990, p. 159-166.

¹⁹ *QE*, p. 226.

²⁰ *AN*, p. 151.

²¹ YOURCENAR, préface de Patrick de ROSBO, *Entretiens radiophoniques avec Marguerite Yourcenar*, Paris, Mercure de France, 1972, p. 8.

ignorant et borné, mais intelligent et libre [...]”²², on sait bien l’ambiguïté du mot "conscience" en français, dont ont joué et jouent toujours tous les jésuites, ecclésiastiques ou non, qui n’ont pas eu la chance de rencontrer un Nathanaël. D’ailleurs, et pas seulement pour le bouddhisme, existe-t-il une conscience individuelle, un *ego* qui soit autre chose que faible intérieur, que fable intérieure? Pour les croyants des trois grandes religions monothéiques – des "trois Impostures", répétait une Yourcenar railleuse²³ – et notre Occident est fait de ces gens-là, quelle qu’ait été et que soit encore la "bestiale férocité"²⁴ de leurs querelles, la question ne se pose même pas. Faut-il vraiment en donner des exemples contemporains? et en donner de l’utilisation systématique par ces sinistres bluffeurs de la majuscule par laquelle, comme se plaisait à dire le *divin* Sade avant les nazis, on "gaze" si joliment? Une foi n’est pas interrogative. Conflictuelle à la rigueur. Et ceux qui s’interrogent, à commencer selon l’étymologie par les ironistes, ont toujours fait pour ces braves gens de l’excellent bois de bûcher. Mais pour Yourcenar, d’origine franco-flamande et catholique, qui en tirait parfois aussi "une douceur, et quelque fierté peut-être"²⁵, ou pour son protestant de personnage hollandais, l’un et l’autre frottés, autant que les circonstances les y ont conduits, à quelques-uns de ceux que les monothéistes appelaient les sauvages, la question se pose; elle est même fondamentale. Il a été dit plus haut pourquoi on ne saurait sans anachronisme parler de bouddhisme à propos de Nathanaël, et sans doute convient-il d’être fort prudent sur ce point en ce qui concerne aussi celle qui lui a donné le jour : "Le bouddhisme reste chez elle une approche intellectuelle; elle y puise ce qui l’arrange"²⁶, ce n’est pas un mode de vie. Certes, au moment où Yourcenar s’apprête à ôter à son personnage cette "mourante vie"²⁷ – le bel... oxymore pour mimer bassement ceux qui vivent grasement et nous assassinent de leurs jérémiades sur notre condition mortelle – cette vie que, comme tout créateur, elle lui avait seulement prêtée, elle le fait s’interroger : "Mais, d’abord, qui était cette personne qu’il désignait comme étant soi-même? D’où sortait-elle?" (p. 197) Devant ces questions qui font naturellement songer aux premières lignes de

²² ROUSSEAU, *Émile ou de l’éducation*, 1762, livre 4, éd. de François et Pierre RICHARD, Paris, Garnier, 1964, p. 354.

²³ YOURCENAR, *Yeux ouverts (les)*, le Centurion, 1980, p. 81, en abrégé *YO*, après *Œuvre au noir (l’)*, 1968, en abrégé *ON*, éd. des *Œuvres romanesques* de la Pléiade, 1982 (1988), p. 699, en abrégé *OR*.

²⁴ *ON*, p. 655.

²⁵ *YO*, p. 282.

²⁶ Simone PROUST, *Autobiographie dans « le Labyrinthe du monde » de Marguerite Yourcenar (l’)*, Paris & Montréal, l’Harmattan, 1997, p. 229.

²⁷ CORNEILLE (1606-1684), *Cid (le)*, 1636, 3,4.

*Souvenirs pieux*²⁸, et plus encore devant le style de ces questions, le lecteur doit peut-être aussi se souvenir, ce dont trop peu se souviennent, que Yourcenar soutenait ailleurs que "le récit [...] écrit à la première personne [...] élimine du livre le point de vue de l'auteur ou du moins ses commentaires"²⁹. Si, aux yeux de l'auteur d'*Un homme obscur*, Nathanaël ne doit guère se sentir d'individualité, de moi, d'âme à sauver, son "fond d'indifférence" caractéristique des Crayencour³⁰ rappelle surtout, étrangement, celui dont elle disait encore : "J'ai pris à l'entendre de belles leçons de détachement"³¹. Les années n'ont pu l'écartier ni le ramener vraiment, sage ou non, à un refuge inexistant. En quoi effectivement on ne saurait le dire marqué, comme au fer rouge, par le catéchisme, du moins celui au nom duquel on chantait : "Je n'ai qu'une âme / Qu'il faut sauver"³².

L'amour, c'est à dire la première place accordée dans une vie individuelle à une autre vie individuelle, n'est pas non plus ce refuge. Inutile de se faire la moindre illusion *romanesque* à ce propos, ne fût-ce que l'ombre d'un instant. Les personnages tragiques du grand Corneille que Yourcenar avait lu³³ privilégiaient, dit-on, le sentiment de leur "gloire" au détriment de la passion de l'amour, cette faiblesse, ce qui signifie – faut-il donc encore et toujours le rappeler? – privilégier l'amour de soi, voire le seul amour-propre dont on sait ce que Yourcenar disait dans *Feux* à l'amour de l'autre, et plus encore de l'Autre³⁴. Ni quête de la gloire, ni culte de la passion chez Nathanaël le pacifique, mis sans doute lui aussi très tôt "en garde contre une tendance à dramatiser la vie"³⁵. Le sentiment de sa faiblesse, la conviction que tout est faiblesse l'accompagnent du début à la fin de sa vie. Du "Sermon sur la Montagne" si cher à Yourcenar³⁶, si souvent évoqué par elle, "chaque parole ment sur la terre où nous sommes" (p. 112), il le sait. Si, adolescent, il a risqué "la corde" (p. 82)

²⁸ YOURCENAR, Le livre s'ouvre sur une formule devenue célèbre : "L'être que j'appelle moi [...]".

²⁹ YOURCENAR, *Coup de grâce (le)*, 1939, préface, *OR*, p. 80.

³⁰ *YO*, p. 23, *SP*, p. 14, *AN*, p. 177-178 et 180, *QE*, p. 223...

³¹ *AN*, p. 223 aussi.

³² Chanoine Joseph BESNIER, *Recueil de cantiques populaires*, éditeurs multiples, 13^e éd., "Pensez-y bien!", 1933, p. 4.

³³ Voir ROSBO, op. cit., p.72.

³⁴ Voir *Feux*, Gallimard, 1974, p. 70 et Marguerite Yourcenar, *écritures de l'Autre*, Montréal, XYZ, 1997. Mais, est-il aussi écrit dans *Feux* (p. 167), "l'amour est un châtement"... Et dans *Dialogue dans le marécage (le)*, "1930", à propos de l'amour, encore : "Ah! Pas ce mot! Pas ce mot obscène qui cache toujours l'amour de nous-mêmes." *Théâtre I*, Gallimard, 1971, sc. 3, p. 191.

³⁵ *QE*, p. 142.

³⁶ Voir, par exemple, *Voix des choses (la)*, textes recueillis par Marguerite Yourcenar, Gallimard, 1987, p.12.

pour les beaux yeux supposés de sa Janet (mais est-ce bien pour cela?) ; si, plus tard, il "eût peut-être lâchement et passionnément dit oui" (p. 197) à une proposition autrement dangereuse de la juive Sarai, sa p... d'épousée, mais au lit si douce (p. 115) ; si entre les deux et quelque menu fretin frétilant il a connu du "bon" temps (p. 95) avec Foy là-bas, loin, sur une île du Nouveau Monde, à aucun moment, jamais, Yourcenar ne mentionne de contact autre que physique, d'étincelle autre qu'animale entre lui et elles – à l'exception toute platonique et comme irréelle de Mme d'Ailly. "Il ne faut jamais pousser trop loin ces explications au niveau psychologique ou philosophique de ce qui est d'ordre physiologique", disait-elle³⁷ ; ni donc prendre l'ombre de Mme d'Ailly dans l'imaginaire incontinent de Nathanaël (p. 201) pour sa réalité – ne pas prendre le reflet de la lune pour la lune, dirait le zen : un rêve ne renseigne que sur les problèmes du rêveur ; exclusivement³⁸. "Et celui-là qui se couche dans le sable aux alentours d'un puits tari et qui déjà s'évapore dans le soleil, comme il marche bien dans son rêve. Et combien lui deviennent faciles les grandes enjambées vers sa délivrance"³⁹. De Mme d'Ailly le souvenir du "baiser si léger, si rapide et cependant si ferme qu'il recula d'un pas, comme devant la visitation d'un ange" (p. 179) revient à la mémoire de Nathanaël lorsqu'il songe à la mort de Sarai par pendaison, en son absence: "Elle avait rendu le souffle [...] peut-être même au moment où Mme d'Ailly l'embrassait" (p. 196). Nathanaël surimpressionne volontiers dans son souvenir la sensation qu'il garde des femmes (p. 95, p. 201, voire p. 107 et 115) ; sans qu'on puisse dire de lui, comme de Zénon âgé: "parce que les cloisons du temps semblaient avoir éclaté"⁴⁰. Une façon comme une autre, gémiront encore quelques bonnes personnes, de leur dénier toute... identité. Nathanaël – et son créateur – vraiment définis par le célèbre: "Moi, dis-je, et c'est assez" de Médée⁴¹? Cet "ignorant et borné" de Nathanaël, cet innocent est l'antithèse en ce domaine de l'empereur Hadrien, comme il est dans celui de la vacuité celle du vain Mishima, le *miles gloriosus*, comme il est dans celui de la "rage de savoir"⁴² celle d'un Zénon qui, lui, aurait peut-être eu droit à l'appellation de

³⁷ in ROSBO, *op. cit.*, p. 82.

³⁸ Voir Maurice DELCROIX, "le Corps de l'amour", *Marguerite Yourcenar, écritures de l'autre*, p. 30.

³⁹ SAINT EXUPERY (1900-1944), *Citadelle*, Gallimard, 1948, n. éd. folio (1972), 1998, p. 194.

⁴⁰ ON, p. 767.

⁴¹ CORNEILLE, *Médée*, 1635, 1, 5.

⁴² ON, p. 574.

"médecin philosophe" par les *Idéologues*⁴³. Jamais Yourcenar n'a mis dans la tête de son personnage que "toute démarche sensuelle nous place en présence de l'Autre" et que, "de tous nos jeux, c'est le seul qui risque de bouleverser l'âme"⁴⁴. Même si la frêle et frémissante Foy a été connue sur l'île inconnue, située à peu près "dans l'extrême nord du Maine ou sur l'actuelle frontière canadienne" (p. 258), que bien plus tard il appelle "l'Île Perdue" (p.111) – avec deux majuscules. Les majuscules de l'idéalisation mémorielle comme la cultivait aussi le mélancolique Musset : "Un souvenir heureux est peut-être sur terre / Plus vrai que le bonheur"⁴⁵.

Ce n'est toutefois pas Nathanaël qui a inspiré la présente étude. C'est Belmonte, utilisant quelques heures avant sa mort les mêmes mots que lui. Et, note Yourcenar, "Nathanaël crut cette fois flairer un sorcier. [...] Le jeune homme ne se souvenait pas d'avoir jamais mentionné [...] le nom de l'Île Perdue" (p. 163). C'est assez dire que si l'île concrète, comme la famille réelle, peut être approximativement localisée, cette localisation n'apporte en rien la réponse à la question posée. Là n'est pas l'île mystérieuse vers laquelle Yourcenar a embarqué son Nathanaël et le lecteur. Où se pourrait-elle donc trouver? La première phrase du récit met le lecteur à la fois sur une fausse et sur une bonne pistes : "La nouvelle du décès de Nathanaël dans une petite île frissonne fit peu de bruit quand on la reçut à Amsterdam." (p. 79). Fausse piste : cette "île frissonne", pas plus que celle que Yourcenar aurait pu qualifier d'acadienne, n'est pas "l'Île Perdue". Bonne piste : le décès du personnage ainsi annoncé, alors que le récit de sa vie n'est pas encore entamé, reprend le procédé qui a fait ses preuves avec *Mémoires d'Hadrien*, on s'en souvient⁴⁶. Ce qui semble confirmer que l'orientation des deux livres est diamétralement opposée. Faire "peu de bruit", chose inconcevable pour un empereur romain, sans parler de l'infinie variété des vanités sociales, aura été finalement tout le bonheur de Nathanaël, voire tout son honneur – si tant est que ce terme cornélien, ou "japonais"⁴⁷, ait eu quelque signification pour lui ; et peut-être bien par moments le rêve, l'idéal, la question à soi-même posée de Yourcenar, nonobstant ses ambitions

⁴³ Voir notre étude sur "le "médecin philosophe" et la Révolution", *Révolution française et la philosophie (la), échanges et conflits*, Poitiers, CRDP, 1990, p. 151-169.

⁴⁴ YOURCENAR, *Mémoires d'Hadrien*, 1951, en abrégé *MH*, éd. cit. des *OR*, p. 294-295.

⁴⁵ MUSSET (1810-1857), *Poésies nouvelles*, "Souvenir", 1841.

⁴⁶ *MH*, carnet de notes : "« Je commence à apercevoir le profil de ma mort. » Comme un peintre établi devant un horizon, et qui sans cesse déplace son chevalet à droite, puis à gauche, j'avais enfin trouvé le point de vue du livre" *OR*, p. 520.

⁴⁷ YOURCENAR, *Lettres à ses amis et quelques autres*, éd. par Michèle SARDE et Joseph BRAMI, Paris, Gallimard, 1995, p. 533.

littéraires, voire tel retour de flamme qui a suscité chez les madame Pernelle et autres Arsinoé de notre temps⁴⁸ un délicieux concert de cris hystériques. *Un homme obscur* n'est d'ailleurs dédié à Jerry Wilson que dans l'édition de la Pléiade, non dans l'édition originale de *Comme l'eau qui coule*. Le "détachement tranquille" qui rappelle à Yourcenar "la sagesse hindoue"⁴⁹ peut visiblement être vécu différemment.

Dans la réalité du texte, qu'est-ce que cela signifie? Essentiellement deux choses, avec lesquelles on peut parfaitement, c'est à dire posément n'être pas d'accord. La première, c'est que l'île dite perdue et retrouvée, comme chez certains Anciens, est celle de l'innocence: mais une innocence toute animale, ou si l'on préfère une animalité innocente; avec "cet aspect bouleversant de l'animal qui ne possède rien, sauf sa vie [...] cette immense liberté de l'animal [...] vivant sans plus sa réalité d'être, sans tout le faux que nous ajoutons à la sensation d'exister"⁵⁰. Encore un grand thème de Yourcenar, dans sa vie comme dans ses écrits, et repris dans les premières pages d'*Archives du Nord*. En quoi elle n'est peut-être pas toujours très cohérente, non seulement avec l'autre grand thème rappelé ci-dessus, mais comme lorsqu'elle fait penser à Nathanaël "qu'après tout, il est dans la nature d'un fauve de dévorer *légitimement* la chair vivante" (p. 174)⁵¹ : car c'est bien, n'en déplaise à Zénon, ce que professe "le prédateur-roi"⁵², pour qui la seule loi de l'humanité a toujours été : *Homo homini lupus*. Son monde n'est certes pas celui, plus nuancé, plus réaliste, d'un La Fontaine. Nathanaël, tel le *Poverello di Assisi*, est naturellement d'intelligence avec les animaux. La liste est longue des exemples qu'en donne *Un homme obscur*. Qu'il s'agisse du chien, l'animal préféré de cette "cynique au vrai sens du mot"⁵³ (p. 83, p. 174 sq.), auquel elle a parfois donné une sépulture plus remarquable qu'à ses proches et qui lui a inspiré une animosité suprême à l'égard de son demi-frère "qui n'a jamais donné à un chien un os à ronger"⁵⁴, qu'il s'agisse d'animaux restés sauvages et considérés souvent comme dangereux, tel l'ours (p. 94-95), le renardeau (p. 95), et la taupe (p. 97) curieusement associée dans le

⁴⁸ Voir MOLIERE, *Tartuffe (le)* et *Misanthrope (le)*.

⁴⁹ in ROSBO, *op. cit.*, p. 101.

⁵⁰ YO, p. 317-318. Souligné par l'auteur. Voir aussi AN, p. 268.

⁵¹ Souligné par le lecteur. En quoi, si on rapproche les uns des autres livres d'ethnologie et d'éthologie, grand thème ne signifierait peut-être que grande illusion?

⁵² AN, p. 19 ; et ON, p. 817.

⁵³ SP, p. 294.

⁵⁴ QE, p. 21.

souvenir de Nathanaël à Foy⁵⁵, et même des couleuvres (p. 95) ; qu'il s'agisse d'animaux retournés à l'état de nature, comme l'aurait encore dit notre bon Rousseau et chers depuis toujours à Yourcenar: chevaux (p. 186), lapins (p. 187) – et ces moutons entendus par Nathanaël près de rendre son dernier souffle (p. 205) : symbole à comparer avec celui de la brebis perdue dans les *Évangiles*⁵⁶ ou écho, intérieur à l'auteur, du Mont Noir, cette autre île⁵⁷? À côté d'un cheval ou d'un bœuf "dont ils avaient la tranquille fierté" (p. 96), les indiens ne peuvent-ils pas paraître de *bons sauvages* même si Yourcenar n'ose pas utiliser cette expression par trop naïve, tant "les hommes sont partout des hommes" (p. 97)? Mais les animaux les plus symboliques, dans l'île frisonne comme dans l'île nord-américaine, ceux qui incarnent si visiblement "le plus beau" (p.187) du bonheur de Nathanaël, sont ceux dont la vie nous enseigne au plus haut point à passer sans peser – ni laisser de trace, comme le dit le zen : "les oiseaux migrants" (p. 94). D'ailleurs, comme le rappelle l'auteur de *Quoi? L'Éternité*, "qui sait, dit *l'Ecclésiaste*, si l'âme des bêtes va en bas?"⁵⁸ .

Quant à Nathanaël, il "savait que rien de lui n'importait à ces âmes d'une autre espèce" (p. 187)⁵⁹; que la vie "de l'être humain, si pareil à la plante qui cherche le soleil ou l'eau" (p. 198), car il "chérissait de même les arbres" (p. 95), n'a donc que peu à voir avec celle de l'oiseau, sinon en cage; et qu'elle n'est sans doute faite que d'événements comme de raisonnements qui, ainsi que le disait Belmonte, "ne mènent nulle part, et ce qu'ils rejoignent est peut-être Rien. Mais c'est beau." (p. 163). Et c'est ici la deuxième chose essentielle : "Rien", dont on connaît l'étymologie de même que celle de "personne" et qui n'a pas besoin lui non plus de majuscule – mais il est vrai qu'elle l'a utilisé avec une minuscule dans la bouche de l'exécré Thésée⁶⁰, est sans doute le nom qu'il faut donner à cette île ni perdue ni retrouvée, parce qu'en chacun de nous; cette île où chaque humain peut éprouver qu'entre l'aube et le crépuscule de toute existence et d'abord de chaque jour "quelque chose [coule], qui n'[est] pas le temps, mais la vie" (p. 193). Faut-il vraiment insister? Ce "rien" ne saurait être confondu avec le "néant" cher à Baudelaire ou à Sartre

⁵⁵ On se souvient de Zénon criant: "Je te croyais un homme, Colas, et je ne vois qu'une taupe aveugle", *ON*, p. 593.

Voir MATTHIEU, 18 : 12-14 et LUC, 15 : 3-7.

⁵⁷ *QE*, p. 204.

⁵⁸ Ce genre de symbolisme est trop connu pour qu'on ait à s'y attarder.

⁵⁹ *QE*, p. 65.

⁶⁰ YOURCENAR, *Qui n'a pas son Minotaure?*, (1963), scène 8, in *Théâtre 2*, Paris, Gallimard, 1971, p. 220 : "À force de dépouillement, on finit par se réduire à rien". Prononcées par des personnages différents, les mêmes paroles ne prennent pas tout à fait le même sens.

pas plus qu'avec le vide clinquant dont *Mishima* s'est fait l'écho. Il est assimilable au silence: Yourcenar-Nathanaël sachant que le "silence, à bien l'écouter, [est] tissu de bruits graves et doux", et qu'il est "comme une sorte d'ample bénédiction" (p. 186). Ce personnage qui "reconnaît humblement que, tel qu'il est, simple atome dans l'univers, il n'a rien qui vaille la peine d'être sacrifié"⁶¹ ne saurait être confondu non plus avec l'"atome" ou l'"animalcule" raillés par l'auteur de *Micromégas*. C'est par cette expérience semble-t-il que, contrairement à Hadrien encore, Nathanaël a opté "pour l'obscurité totale, qui lui semblait la solution la plus désirable : personne n'avait besoin d'un Nathanaël immortel" (p. 199). Tandis que Mishima n'a fait que reprendre à sa façon le défi lancé par son père Lorenzaccio : "Brutus ou Érostrate, il ne me plaît pas qu'ils m'oublient. Ma vie entière est au bout de ma dague, [...] je jette la nature humaine à pile ou face [...]"⁶². En quoi la leçon de soumission au "maître invisible, qui ne laisse déceler sa présence que par la violence qu'il fait subir aux choses" (p. 202), mieux, le plaisir qu'il y a "à se laisser porter par le vent ou bousculer par lui" (p. 203) – au-dessus de l'île – ne rejoint visiblement qu'en partie celle de l'*Évangile* : "Regardez les oiseaux du ciel, qui ne sèment ni ne moissonnent et n'amassent rien dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit"⁶³. Ce n'est donc probablement pas à la morale de la mère que revient Nathanaël dans sa "réduction à l'essentiel"⁶⁴. Mais cette île n'est pas non plus celle dont parlait Pascal à la grande fureur du Voltaire des *Lettres philosophiques* ; raison pour laquelle on l'a un peu rapidement considérée comme une image voire un symbole bouddhique? Or infiniment rares sont les êtres assez forts pour accepter d'être *rien*, selon la définition que Yourcenar donne de cet acte "quand il s'agit de soi"⁶⁵, et non pas seulement se résigner à – quelle qu'en soit, selon un Simon Adriansen vieillissant, la prétendue "douceur"⁶⁶ – n'être rien. "Mais c'est beau", ajouterait peut-être encore Belmonte. Car, effectivement, cet état atteint, "seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse"⁶⁷. Ce qu'exprimait d'une autre façon un autre poète du 19^e siècle :

⁶¹ in ROSBO, *op. cit.*, p. 136.

⁶² MUSSET, *Lorenzaccio*, 3, 3, 1835. Voir AN, p. 141. Yourcenar n'en avait probablement pas lu que le premier acte.

⁶³ MATTHIEU, 6 : 26, texte catholique traditionnel de Crampon. PASCAL (1623-1662), VOLTAIRE (1694-1778), *Lettres philosophiques*, 1734, 25^e lettre.

⁶⁴ ON, p. 750.

⁶⁵ in ROSBO, *op. cit.*, p. 137, note.

⁶⁶ ON, p. 603.

⁶⁷ VIGNY (1797-1863), *Destinées (les)*, 1864, "la Mort du loup", 1843.

L'invitation au voyage

Elle est en peine et de passage,
L'âme qui souffre sans colère,
Et comme sa morale est claire!...⁶⁸

Lorsque l'homme obscur qui a toujours eu peur de la mort se résout à mourir, il le fait après avoir joui par-dessus tout, lorsqu'il était "placé tout au centre" de l'île de son *ego*, des "ciels tout noirs mêlés à l'océan tout noir" (p. 100), après avoir jusqu'au bout continué d'"aimer passionnément la nuit" (p. 194) – scène qui ne peut pas ne pas évoquer le début de celle qui est racontée dans *Quoi? L'Éternité* et qui a pour protagonistes Jeanne et Johann Karl⁶⁹. Il est donc devenu assez fort pour accepter de se détacher – et certes plus à la manière du Zénon évoqué dans *Souvenirs pieux*⁷⁰ qu'à celle du M. de C. d'*Archives du Nord*, les textes réunis dans *La Voix des choses* confirmant, quant à eux, que tout intéressée qu'elle ait été par les diverses formes de spiritualité extrême orientale qui l'ont aidée "à mieux apprécier le christianisme de [son] enfance"⁷¹, Yourcenar demeurait plus imprégnée par les diverses formes de la spiritualité chrétienne qui cultive la *passion*. Dans sa nudité, Nathanaël choisit la façon la plus simple, la plus animale possible, sans aucune forme d'éclat ou de stoïcisme – type de mort qui se retrouve dans la littérature et le cinéma japonais. Humblement, il estime, "tout bien compté, [...] que les hommes et les circonstances lui avaient fait plus de bien que de mal" (p. 197), ce qui est une manière d'action de grâces. Et il expire au matin, en regardant "les gros nuages se faire et se défaire là-haut" (p. 205), à l'image de l'existence humaine. Il a désormais vaincu sa peur ; éprouvé que c'était bien ce qu'il lui fallait atteindre, ou perdre enfin. Mais il n'aura pas eu à vivre dans cette paix atteinte *in extremis*. Il n'aura pas vécu, serein, "le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui"⁷², seule façon authentique, indubitable d'accorder ses actes et ses idées. Yourcenar non plus qui, on le sait, disait voir en ce livre son "testament"⁷³, un livre qui pourrait donc être lu comme une dérobade de celle qui l'a enfanté.

Car au lecteur il est bien difficile d'oublier qu'à celle qui l'a embarqué dans cette aventure, au contraire "semblait scandaleux [...] cet immense grondement de douleur" de la vie, grondement "qui nous tuerait si, à un moment quelconque, il entrerait en nous en entier", et auprès duquel il n'est qu'un "mince filet de délices" (p. 151), vision

⁶⁸ VERLAINE (1844-1896), *Sagesse*, 16, 1881, souligné par l'auteur.

⁶⁹ *QE*, p. 88-89.

⁷⁰ *SP*, p. 217.

⁷¹ *YO*, p. 43.

⁷² MALLARME (1842-1898), *Poésies*, sonnet de 1885.

⁷³ *Le Monde* du 7 décembre 1984.

peut-être enfin autant bouddhique que chrétienne; même si Nathanaël est le frère du prier de *L'Œuvre au noir*⁷⁴, même si son visage aura sans doute plus souvent ressemblé à celui de *l'Homme des douleurs* – avec une majuscule, et non une minuscule comme dans *Quoi? L'Éternité*⁷⁵ – qu'à celui du *Parfait*. Et les maîtres zen ou chan se sont souvent montrés fort durs avec ceux qui n'ont que tenté de marcher dans la Voie. Colette, la terrienne, écrivait un jour: "J'appartiens à un pays que j'ai quitté"⁷⁶. Yourcenar, la maritime, aurait pu faire le même aveu. Son pays semble toutefois celui de quelqu'un qui, dans les "temps sans peur" de l'adolescence, "lisai[t] ardemment Platon"⁷⁷, ce qui aurait sans doute suscité à nouveau les sarcasmes de "l'animal de huit lieues"⁷⁸ puis de Baudelaire. À son "Île Perdue" pourraient sans doute s'appliquer aussi, tel un oracle, les vers de Rimbaud qu'elle appliquait déjà à "Zénon mourant"⁷⁹ et qu'elle a utilisés comme titre de son dernier ouvrage, vers désormais repris partout :

Elle est retrouvée.
Quoi? – L'Éternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil.

Paradoxe de ce livre, en effet. Montaigne, dont Yourcenar, on le sait, a été une grande lectrice, écrivait déjà : "« Il a passé sa vie en oisiveté », disons-nous : « Je n'ai rien fait d'aujourd'hui. » Quoi! avez-vous pas vécu? c'est non seulement la fondamentale, mais la plus illustre de vos occupations"⁸⁰. L'auteur approche enfin par le rêve éveillé, le miracle cette fois non "banal" de l'écriture, le choix d'un personnage qui n'ait rien d'exceptionnel "et levant sur le monde un regard d'autant plus clair qu'il est plus incapable d'orgueil" (p. 261), de son "Île Perdue" : c'est-à-dire d'"un monde sans mots"⁸¹ – sans livres –, fait de silence intérieur, de dépouillement, de non-violence, d'"une immense pitié [...] pour les créatures" (p. 200), toutes "*en peine et de passage*" – un monde de la paix à défaut de la sérénité – mais "établir la paix n'est malheureusement pas une tâche si facile"⁸². On aura remarqué... au passage que Yourcenar se garde bien d'utiliser le

⁷⁴ Voir ce qu'en dit Yourcenar elle-même in ROSBO, *op. cit.*, p. 134.

⁷⁵ *QE*, p. 175.

⁷⁶ COLETTE (1873-1954), *Vrilles de la vigne (les)*, 1908.

⁷⁷ *QE*, p. 108 et p. 290.

⁷⁸ VOLTAIRE, *Micromégas*, ch. 7.

⁷⁹ in ROSBO, *op. cit.*, p. 130.

⁸⁰ MONTAIGNE (1533-1592), *Essais*, 3, 13.

⁸¹ *QE*, p. 55.

⁸² in ROSBO, *op. cit.*, p. 106.

terme de "compassion", cher au bouddhisme, qu'elle a défini de la manière qu'on sait dans *Souvenirs pieux*⁸³, définition due peut-être à la vision qu'elle a du zen, "cette lame étincelante"⁸⁴ ; qu'elle est retombée dans "ce mal plus tendre qui se nomme la pitié"⁸⁵ ; et qu'on est assez loin des propos selon lesquels "en être réduit à la passivité totale [...] telle est bien l'aspiration de Nathanaël qui, dans son désir de ne faire qu'un avec la matière, traduit finalement le désir de fusion avec la mère"⁸⁶. C'est assimiler non-violence et régression infantile ; confondre pacifisme et passivité, action et agitation, méditation et relaxation, *lâcher prise* et laisser aller, zen et flemme – très *in*, ça ! ; ou peut-être seulement n'avoir jamais lu "l'Homme qui court après la Fortune et l'homme qui l'attend dans son lit"⁸⁷. Ce monde est le même, semble-t-il, que celui de la musique donnée dans le salon de Mme d'Ailly: fait de "sons purs" (p. 150), de "caresse" auditive, de "grande paix" (p. 151). Mais Yourcenar va jusqu'à écrire alors : "cette *sérénité* non-pareille était *néanmoins* changeante [...]"⁸⁸ : Un ciel serein est-il donc changeant? Elle expérimente par l'écriture ce qu'elle n'a pas voulu ou pas pu connaître dans les réalités du quotidien. Est-elle parvenue à destination? Son île n'est-elle qu'une île fantôme? qu'une utopie? N'a-t-elle décidément conduit le lecteur de ce "roman court" que sur une "route ne menant nulle part en particulier" (p. 142)? l'a-t-elle *mené en bateau*? La mort programmée d'un Nathanaël si longtemps empreint de "nostalgie" (p. 106)⁸⁹ et dont on ne saurait jurer qu'il meurt bien en "homme nettoyé de toute illusion"⁹⁰, celle de l'auteur empêchent de répondre à cet ensemble de questions. Ces êtres, l'un de chair, l'autre *de raison*, l'un homme et l'autre femme, jusqu'au bout auront campé sur l'île vibrante de leurs désirs, la source de tous nos maux, selon le bouddhisme – ce que savait sinon vivait Yourcenar. Ils auront tourné en rond dans leur prison, et les mots en sont souvent une, - leur fort, leur cage – c'est-à-dire en eux-mêmes⁹¹, malédiction trop commune, "pris au piège"⁹² à la façon d'un Michel, à "aimer et mourir au pays qui *leur* ressemble".

⁸³ SP, p. 187 et .

⁸⁴ YO, p. 333.

⁸⁵ ON, p. 616.

⁸⁶ S. PROUST, *op. cit.*, p. 255.

⁸⁷ LA FONTAINE (1621-1695), *Fables*, 7, 12, 1678.

⁸⁸ Souligné par le lecteur.

⁸⁹ Voir aussi p. 95, 98, 133, 178... et l'emploi de ce mot par M. DELCROIX et nous in *Marguerite Yourcenar, écritures de l'Autre*.

⁹⁰ AN, p. 31. Définition, par Yourcenar, d'"un ascète hindou" appelé Bouddha.

⁹¹ Voir notre "*Mishima*, ou une vision de Yourcenar", *Marguerite Yourcenar et les civilisations*, presses universitaires de Véliko Tirmovo, 1994, p. 29-39.

⁹² SP, p. 20-21.

André Maindron

Lorsque chacun n'est pourtant qu'un nuage dans le ciel, une herbe de la prairie, une flamme dans le feu, une vague de la mer.